

(Il est assez intéressant que mardi 27 novembre la réponse de Macron, à la tête de l'État, à la poursuite des blocages mis en place par les « Gilets jaunes » soit à ce point empêtrée dans les tics et manies de la technostructure, comme si cette formulation extra-terrestre augurait de l'échappement d'une situation grosse donc d'ingouvernabilité, selon le vieil adage qu'une ère de révolution se profile quand les gouvernants *ne peuvent plus* gouverner et que les gouvernés *ne veulent plus* l'être)

Mes réflexions sont nées de l'intuition approximative lors de la foire aux fruits oubliés de St-Jean-du-Gard (en Cévennes), le samedi 24 novembre que ce lieu où il y avait foule était peut être l'un de ceux, ce jour-là de forte mobilisation jusque sur les Champs-Élysées à Paris, où il y avait le moins de « gilets jaunes » ; à quoi tenait cette déduction hasardeuse ? Qu'à St-Jean-du-Gard affluait une population qui n'était pas en perdition, quoique certainement en hostilité avec, par exemple l'État nucléaire et son chef, héros de la technostructure. Alors que les « Gilets jaunes » incarnent la bonne volonté flouée, au bord du *burn out*. L'une cultive un pas de coté, l'autre a *les deux pieds dedans*.

Mon sentiment, très peu sociologique d'une population en France séparée en trois grandes tendances est le suivant : une est de peu d'intérêt ici, c'est celle qui tire son épingle du jeu, matinée d'élitisme et de cynisme. Quant aux deux autres, l'une anticipe autant que faire se peut sur la dislocation en ayant déjà rompu subjectivement et souvent en pratique avec les principaux déshonneurs de cette vie en société (consommation médiatique, entassement urbain, consommation clinquante, etc. au profit d'une prise en main de son alimentation – jardins potagers – de sa santé), l'autre s'applique à vouloir continuer vaille que vaille, les yeux encore rivés sur un modèle social encore chatoyant et revivifié par la quincaillerie numérique, parce que rien d'autre ne lui paraît possible, parce qu'elle n'en a pas les moyens, parce qu'elle ne veut pas s'en donner les moyens qui signifieraient l'impossibilité définitive de monter dans l'échelle sociale ou plutôt l'assurance de rétrograder.

L'une est décidément dans l'évitement et le contournement, en se ménageant des marges d'autonomie – au pire des « oasis » – tandis que l'autre, pieds et poings liés dans le salariat, le pavillon à crédit et les traites de la bagnole n'a pas de marge de manœuvre, et de sa « galère » individualisée ne peut que fantasmer (sondage de 85 % d'opinions favorables sur le mouvement des « Gilets jaunes ») sur cette initiative de gens de bonne volonté venue de nulle part.

L'alternatif rentre rarement en conflit ouvert et jusqu'au-boutiste face à l'ordre et l'État : si ce n'est le cas de la Zad de Notre-Dame-des-Landes où la possibilité de pousser jusqu'au bout le refus a été rendu possible aussi par la création de larges marges d'autonomie et de réseaux d'auto-subsistance.

La vie humaine capitalisée ne connaît plus l'art de la subsistance, elle ne connaît que le manque sans cesse reconduit. Et c'est contre cette reconduction, cette fois sous la bannière de la transition écologique, piège et chantage que tout le monde sentait se profiler pour le maintien des mêmes intérêts en place, que des gens anonymes et désarmés disjonctent et se retrouvent (de là à dire que c'est le premier *burn out* collectif...!).

De là à ce que les deux faces (comme pile et face) de la contradiction sociale (comment mener son existence individuelle sans liberté collective) ne soient plus face-à-face (ou dos à dos ?) mais en résonance ? L'une, s'appropriant des cris de rage de l'autre, la mesure de la petitesse de ses expérimentations pourtant louables mais insuffisantes, et l'autre, lasse d'être acculée s'appropriant l'art de la distance cultivée par la première, non pas pour se dérober au choc mais pour le densifier à l'aide d'une subsistance commune.

Venant, le 29 novembre 2018